



HAL
open science

Les premières lectrices et annotatrices de Shakespeare (XVI^e au XVIII^e siècle)

Jean-Christophe Mayer

► To cite this version:

Jean-Christophe Mayer. Les premières lectrices et annotatrices de Shakespeare (XVI^e au XVIII^e siècle). Thierry Verdier et Charlotte Chennetier. Portraits de Femmes à la Renaissance “ Les 9^e rencontres de Bournazel ”, Presses Universitaires de la Méditerranée et Éditions du Buisson; dir. Thierry Verdier et Charlotte Chennetier (Montpellier et Bournazel: Presses Universitaires de la Méditerranée / Éditions du Buisson), A paraître. halshs-03768441v1

HAL Id: halshs-03768441

<https://shs.hal.science/halshs-03768441v1>

Submitted on 14 Sep 2022 (v1), last revised 11 Nov 2022 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Les premières lectrices et annotatrices de Shakespeare (XVI^e au XVIII^e siècle)

© Jean-Christophe Mayer

Introduction : la question de l'alphabétisation des femmes

« Du plus apte à celui qui sait à peine épeler : Voilà où vous êtes comptés », écrivirent John Heminges et Henry Condell - comédiens de la troupe de Shakespeare - dans leur préface adressée « Aux lecteurs dans leur grande Variété » (« To the great Variety of Readers »), parue dans le premier in-folio des œuvres de Shakespeare (sig. A3r) publié en 1623.

Au regard du taux d'alphabétisation mis en avant par certains historiens de la période, il est évidemment difficile de croire que les affirmations des éditeurs du premier in-folio soient autre chose que des vœux pieux.

En effet, à quelques nuances près, les enquêtes quantitatives, comme celles réalisées par David Cressy dans les années 1980,¹ et portant en partie sur l'alphabétisation des femmes, tendent, comme l'écrit, l'historien Robert Houston, « à dresser un tableau sombre d'un monde dans lequel la maîtrise de l'écriture était, de manière disproportionnée, entre les mains des hommes des classes moyennes et supérieures » (Houston, 141).

Cependant, comme le fait observer l'historien du livre Christopher Burlinson, il fut très commode pour « les chercheurs d'utiliser la rareté des écrits imprimés féminins pour sous-estimer l'alphabétisation des femmes » (10), alors que « les écrits des femmes de la première modernité [...] sont beaucoup plus largement représentés dans les manuscrits que dans les livres imprimés » (ibid.).

Il est clair que l'analphabétisme et l'illettrisme touchaient davantage les femmes du fait même de la nature des sociétés dans lesquelles elles vivaient, mais il ne faut pas non plus exagérer ce facteur socio-politique. Bien sûr, comme le précise Margaret Ezell, « les structures institutionnelles de l'Angleterre du XVII^e siècle étaient patriarcales à la fois traditionnellement et juridiquement », et c'était le cas dans toute l'Europe, mais « l'autorité patriarcale dans le cadre domestique était contestée, disputée, et sapée par les hommes et les femmes », et de nombreuses

¹ David Cressy, *Literacy and the Social Order: Reading and Writing in Tudor and Stuart England* (Cambridge: Cambridge University Press, 1980), pp. 171-2.

femmes parvenaient à se glisser « à travers les mailles [institutionnelles] » (Ezell 1987 [2009], 161, 163).

C'est donc à celles qui parvinrent justement à se glisser hors du filet que je vais m'intéresser aujourd'hui, délaissant les études quantitatives contestables et contestées de David Cressy, pour me focaliser sur des études de cas concrètes, et qualitatives par définition.

Des femmes qui font entendre leur voix dans les premières éditions de Shakespeare.

Dans un premier in-folio des œuvres de Shakespeare, Elizabeth Brocket (fl. 1695-1712),² apposa sa signature à trois dates différentes (1695, 1702, 1712) sur la page en face de l'ex-libris de son mari (sixième page de garde recto), affirmant ainsi constamment son droit et son intérêt pour le livre. La phrase « Elizabeth Brockett Her Book » est tracée en gros caractères plusieurs fois sur la même page.³

Encore plus révélateur de la détermination de Brocket à s'approprier le Folio en tant que lectrice est un poème de vingt-quatre vers - « To the ladies » [« Aux Dames »], écrit à l'origine par Lady Mary Chudleigh, et paru dans *Poems on Several Occasions* en 1703. La transcription par Elizabeth Brocket (qui diffère légèrement de la version imprimée) apparaît avant le paratexte de l'in-folio et occupe presque tout le verso de la quatrième page de garde.

Les lignes manuscrites commencent par « Épouse et servante sont mêmes, / Et ne diffèrent que par leur nom ». [« Wife and Servant are the same, / And only differ in the Name »]. Elles soulignent ensuite la difficulté pour une femme de s'exprimer : « Comme des muettes, elles doivent faire des signes / Et ne jamais prendre de liberté. Mais toujours être gouvernées par un signe de tête ». [“Like Mutes alone she Signs must make / And never any Freedom take. / But still be govern'd by a Nod”]. Le poème se termine sur des vers qui donnent un ton sensiblement militant, voire polémique, aux préliminaires du volume :

Fuyez, ô fuyez, cet état misérable,
Et toute la haine du flatteur et flagorneur.
Estimez votre propre valeur et méprisez les hommes,
Vous devez être fières si vous voulez être avisées.

² Shakespeare Library Fo. 1 no. 23.

³ Pour d'autres exemples de lectrices du XVIIIe siècle s'appropriant leurs éditions shakespeariennes, souvent au sein du cercle familial, voir : Kitamura Sae, " A Shakespeare of one's own : female users of playbooks from the seventeenth to the mid-eighteenth century ", *Palgrave Communications* 3 (2017), esp. pp. 5-6 ; pp. 1-9.

[“Shun, O shun, that wretched State,
And all the fawning Flatterer’s Hate.
Value you selves [sic] and Men dispise,
You must be proud if you’d be wise”].

Il est évident que le fait de « posséder » un premier in-folio en l'annotant de cette manière pouvait être pour une femme de l'époque, telle qu'Elizabeth Brouet, une déclaration d'indépendance intellectuelle et de liberté dans un volume acheté par un homme.

Les personnages féminins de Shakespeare vus par les annotateurs masculins de la première modernité

Je vous propose maintenant de retourner un instant la perspective, en nous intéressant à un annotateur masculin de Shakespeare, et à sa réception des femmes de la scène shakespeariennes. Il y a quelque chose d'assez obsessionnel dans les marginalia du premier in-folio le plus annoté au monde. Alan B. Farmer souligne d'ailleurs le côté misogyne de cette annotateur anonyme, dont les inscriptions datent certainement de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle.

Il est vrai que non seulement la misogynie de l'annotateur lui fait perdre l'intérêt et l'humour de pièces telles que *Les Joyeuses Commères de Windsor*, où il ne s'aperçoit pas que les femmes sont en fait totalement innocentes dans cette comédie. Il ne voit pas non plus que ses préjugés l'amènent à produire toute une série d'annotations qui entraînent une déviation du texte. En effet, il transforme les détails de l'intrigue en lieux communs sur la tromperie, l'infidélité et la malveillance des femmes, des épouses et des « putains » (je cite le texte, pardonnez-moi).⁴

Malheureusement, et sans vouloir généraliser à outrance ni cautionner ces opinions bien sûr, ces annotations reflètent un bon nombre de commentaires masculins faits, surtout à la fin du seizième siècle et durant la première moitié du dix-septième siècle au sujet des femmes dans divers florilèges ou carnets manuscrits. Typiquement, et à quelques exceptions près, de tels commentaires apparaissent souvent dans les écrits d'hommes appartenant aux élites, certains liés aux Inns of Court de Londres (qui formaient les hommes aux professions juridiques), à d'autres institutions à dominante masculine, comme les universités de Cambridge et d'Oxford, ou à des membres du clergé.

⁴ Farmer, Alan B. "Whoeres subtle shifts" : Commonplacing Women in the Meisei Copy of the Shakespeare First Folio'. Article non publié présenté à la réunion de la Shakespeare Association of America, Vancouver, 2015 ; p. 9 (13 p.).

Ils proviennent d'une époque où les écrits féminins, qu'ils soient manuscrits ou imprimés, n'avaient pas encore pris de l'importance, et où les femmes n'étaient pas encore tout à fait présentes sur le marché du travail, comme elles le seront beaucoup plus au XVIIIe siècle, qui, à certains égards, pourrait être considéré comme un tournant pour celles-ci, notamment avec le début de la révolution industrielle (à partir de 1760).

Passons maintenant au XVIIIe siècle précisément, qui offre un tableau très différent.

L'expression du goût et le façonnement de l'opinion littéraire par les femmes au XVIIIe siècle.

Je vous propose maintenant de nous tourner vers le domaine de l'échange social par le dialogue et la correspondance. Je n'ai malheureusement pas le temps aujourd'hui d'étudier le nombre considérable de lettres échangées par les lectrices du XVIIIe siècle qui s'intéressaient à Shakespeare. Je me contenterai donc d'une étude de cas, celle d'Elizabeth Montagu (1720-1800).

Parce qu'elle n'était pas une éditrice scientifique de Shakespeare, mais une mécène qui a encouragé et influencé le dialogue social autour des œuvres de Shakespeare par le biais de son célèbre cercle et salon littéraire, nous nous concentrerons à une partie de sa correspondance.

Montagu était également l'auteur de *An Essay on the Writings and Genius of Shakespear, Compared with the Greek and French Dramatic Poets. With Some Remarks upon the Misrepresentations of Mons. de Voltaire* (publié en 1769).

En tant que lectrice de Shakespeare, ses lettres révèlent la fermeté avec laquelle elle entendait personnellement défendre Shakespeare contre celui qu'elle considérait comme son critique français le plus condescendant : Voltaire, homme de lettres, philosophe et aussi, dans une certaine mesure, ambassadeur culturel des valeurs néoclassiques.

Une lettre à sa sœur, Sarah Robinson Scott, datée du 18 novembre 1755, montre à quel point Montagu était en désaccord avec Voltaire au sujet de Shakespeare. Elle révèle également son intention de modifier ses goûts de manière significative : « J'ai lu ce que le Français grivois appelle les farces monstrueuses de Shakespear ; je pourrais le brûler, lui et sa tragédie. Imbécile ! Les règles ne peuvent pas plus faire un poète que les recettes un cuisinier. Il faut du goût, il faut de l'habileté ». ⁵

⁵ Matthew Montagu, éd. *The Letters of Mrs. Elizabeth Montagu : With Some of the Letters of Her Correspondents*, 3 vols (Boston : Wells and Lilly, 1825), vol. 3, p. 48.

Pourtant, changer les goûts était une tâche ardue, même pour une personne aussi influente qu'elle.

Quelques années plus tard, avec la guerre d'indépendance américaine en toile de fond, la bataille culturelle autour de Shakespeare fit rage entre le goût britannique et français. À cette époque, Shakespeare avait gagné beaucoup de terrain. En effet, en 1776, la première traduction complète en français des œuvres de Shakespeare par Pierre Le Tourneur fut publiée.

Pour contrer ce qu'il percevait comme une attaque contre la culture et les valeurs françaises, Voltaire demanda à son ami Jean Le Rond d'Alembert, qui était secrétaire de l'Académie française, de lire une lettre de protestation. La lettre, dans laquelle Voltaire souligne les lacunes de Shakespeare, fut lue le 25 août 1776 à l'Académie en présence de l'ambassadeur britannique et d'Elizabeth Montagu.

Début septembre, Montagu décrit l'incident avec une ironie mordante dans une lettre adressée à un membre important de son cercle, Elizabeth Vesey :

Si Homère lui-même avait été là, il n'aurait certainement pas obtenu une seule branche de Laurier. Le Vieux Shakespeare et lui doivent se contenter des guirlandes immortelles dont la grande nature les couronne ; ils sont tous deux perpétuels, cueillis dans le champ commun et universel de la nature, où le génie s'étend sans être inquiété; ils ne sont pas récoltés et ramassés dans un beau parterre ou une serre, où les régions et les saisons sont confondues et mélangées.

6

Conclusion

Ces quelques lignes sont frappantes, car elles montrent à quel point la réputation de Shakespeare a changé depuis la Restauration. Le « Vieux Shakespeare » évoqué par Montagu était désormais aussi bien considéré que les auteurs classiques et sa pertinence dans le présent était garantie, comme celle d'autres figures littéraires « perpétuelles » qui s'adressent à la communauté universelle des lecteurs, le « champ commun universel ». La lettre de Montagu décrit magnifiquement (et en termes non équivoques) ce changement important de paradigme.

⁶ Lettre datée du 7 septembre 1776, Elizabeth Montagu à Elizabeth Vesey, Huntington Library, Mo 6486, Box 83, pp 3-4.

Ainsi a-t-elle contribué à influencer les goûts littéraires, comme un grand nombre de femmes de son temps, comme j'espère l'avoir montré en partie dans cette brève présentation.